

nettoyer les écuries d'Augias. J'ai rouspété pour la forme, mais j'ai trouvé l'image très bonne. La tâche était en effet herculéenne.

LA RENTRÉE

On a beau dire que l'école nous emmerde, vers la fin du mois d'août, on a quand même hâte de revoir les amis. Le jour de la rentrée est toujours fébrile. Dès le matin, les autobus jaunes déversent des torrents de flots agités et l'esplanade principale se transforme en rivière frémissante. Longeant le terrain de football du côté est, j'ai une vue d'ensemble des adolescents réunis devant la polyvalente.

Tout en noir, maquillés, les gothiques allient l'imaginaire des vampires à la mythologie scandinave. Ils veulent faire peur, mais je les aime bien. Ils n'emmerdent personne et ne se battent jamais. En fait, ils sont doux et polis. Protégés par leurs carapaces de cuir et de clous, ce sont des trésors bien gardés.

Les rappeurs sont plus tapageurs. Leurs amples habits les font ressembler à des personnages de bédé. Tous les gars de la meute se comportent en mâles alpha. Hypersexy et toutes menues, les filles bougent comme dans les clips. Chacune de leurs poses est calculée pour attiser le désir des hommes et la jalousie

des femmes. Elles sont tellement excitantes que j'en ai mal au ventre juste à les regarder. Ce sont surtout des Noirs qui composent leur cohorte, mais on compte quelques Blancs. La culture n'a pas de couleur. J'envie leur attitude à la fois relaxe et tendue. J'admire leur démarche souple de panthère toujours prête à bondir. Du fait de ma jambe droite plus courte, ma démarche légèrement chaloupée me permet une certaine connivence avec la clique hip-hop. Et puisque j'adore leur musique, je suis en très bons termes avec eux.

Et bien sûr il y a les flamboyants Spartiates, notre équipe de football, la fierté de Gaston Miron. Aisément reconnaissables à leurs couleurs bourgogne et or, ils forment une véritable armée. Le quart-arrière Mathieu Saint-Amour en est le général. Beau, blond, brillant, c'est le demi-dieu de notre école. Même les profs et la direction lui vouent un respect intimidé. Seul l'entraîneur Claude Picotte peut prétendre à un certain ascendant sur lui. Chargés de le protéger sur le terrain, les gros joueurs de ligne l'accompagnent partout, comme une garde prétorienne. Évidemment, il discute avec des filles, réunies en hémicycle béat autour de lui.

La brigade défensive est menée par Maxime-Alexis Giroux, un secondeur intérieur que tout le monde appelle MAG. Ce surnom lui va très bien. Comme une jante chromée, il

est quêtaine et rutilant. Il arbore son éternelle coupe Marine et semble encore avoir pris du muscle cet été. Il lance un ballon de football avec des coéquipiers, en parlant trop fort pour que tout le monde le remarque. Sa capacité d'analyse des formations adverses et la puissance de ses plaquages lui valent une renommée dans toute la ligue. En dehors du terrain, c'est un gros con gueulard que je méprise.

Assises en rond dans l'herbe, les *cheerleaders* de l'équipe piaillent comme des mésanges. Après deux mois sans se voir, elles ont du temps à rattraper. Parmi elles, Véronique Plourde, aussi lumineuse qu'un après-midi d'octobre. Je la regarde de loin, comme un horizon inatteignable.

Près des rampes d'escalier, les skateux font flipper leurs planches avec trop d'ambition et pas assez de talent. Comme des rôties beurrées, les planches retombent toujours du mauvais côté. Il y a aussi des néo-hippies à *dreads* qui jouent au aki : l'incarnation de la nonchalance et de l'oisiveté.

Et parce que la vie n'est pas une pub de Coke, il y a cette majorité de jeunes sans style défini, hybrides et inclassables. J'en suis. N'en déplaie aux sondeurs, la jeunesse est multiple. Il n'y a pas de courant d'opinion propre aux jeunes. Ce sont les mêmes lignes de fractures que pour les adultes : gauche-droite, vaillance-

paresse, extravagance-conformisme, génie-bêtise. Une seule chose rallie tous les ados : l'amour de la musique. Elle pulse dans nos tympanes au même rythme que le sang dans nos tempes. Nos écouteurs sont les cordons ombilicaux qui nous relient à la matrice de nos iPods. Dans le film de nos vies, la bande sonore défonce les haut-parleurs. Toutes les scènes de notre existence sont enrichies d'une trame diégétique. En ce moment même, des transfusions ont lieu. Des amis échangent leurs découvertes estivales en partageant leurs écouteurs. Jumeaux hétérozygotes nourris au même placenta...

D'un glissement d'index sur l'écran tactile, j'augmente le volume. Comme une coulée de titane en fusion, la voix métallique d'Eminem emplît tout mon crâne. Battant la mesure avec ma tête, je me fonds dans la masse à la recherche de mes amis.

LA POLYVALENTE GASTON-MIRON

D'un point de vue architectural, je ne connais rien de plus laid qu'une polyvalente. C'est un improbable amalgame de bunker gouvernemental est-allemand, de pénitencier à sécurité maximale et de caisse populaire. La nôtre s'appelle Gaston-Miron, mais tout le monde dit GM (dji-aime). Imaginez : l'immense poète Gaston Miron réduit à une compagnie de chars américaine en faillite. Mais au fond, qu'est-ce qu'une école, sinon une usine à diplômés ? Année après année, nous sommes des centaines à sortir de la chaîne de montage astiqués et formatés, prêts pour la grand-route du monde adulte.

Tout est moche dans une école secondaire. C'est un laboratoire de fausses bonnes idées des années soixante-dix. Béton craquelé, plâtre jauni, métal rouillé et couleurs tristes. Aucun matériau noble, aucune verdure, aucune gaieté. Censé apaiser nos caractères énergiques, le vert tendre des murs donne la nausée. Quand en plus la peinture est écaillée de partout, ça devient carrément

déprimant. Sans doute pour qu'on ne puisse pas s'y précipiter, les fenêtres en meurtrières ne s'ouvrent pas. Pas étonnant qu'on végète à l'école : à la fin de la journée, nos classes sont des serres pleines de gaz carbonique.

La décoration est franchement infecte. Dans le hall principal de Gaston-Miron, on trouve un macramé géant. Je le jure ! La première chose qu'on voit en entrant, c'est un fouillis d'amarres tressées avec des boules de bois. Dans l'entrée de la bibliothèque, c'est une touffe de poils rouges de six pieds sur six qui orne le mur. C'est quoi le rapport ? À la longue, je suis sûr que cet environnement merdique finit par miner notre moral et nos résultats scolaires. Est-ce qu'on peut poursuivre un architecte pour mauvais goût ?

La seule oasis de beauté dans ce désert de laideur, c'est l'immense mosaïque du visage de Miron sur la façade principale de l'école. Ça, c'est vraiment réussi. Des pièces de céramique asymétriques noires, grises et blanches façonnent la bonne bouille du poète. De la rue, en débouchant par l'esplanade principale, on reconnaît son visage bienveillant encadré de ses fameuses lunettes carrées. Ça fait un peu Staline sur la place Rouge, mais le type a l'air tellement modeste que, même à cette échelle, son portrait ne paraît pas prétentieux. Rien à voir avec les poètes du XIX^e. On dirait un commis de

bureau anonyme. En se rapprochant du mur, les pixels grossissent et l'ensemble se brouille en une envolée d'outardes sur un lac agité.

Évidemment, tout le bas du mur est barbouillé de graffitis qui forment une bande d'entrelacs dégoulinant du cou de l'écrivain jusqu'au sol. Le rouge étant particulièrement prisé par les graffiteurs, on dirait qu'un invisible bourreau brandit la tête de Gaston fraîchement guillotinée. C'est terrible et magnifique. Comme l'adolescence.

82 % DES ADOS SONT HEUREUX

En mangeant mon gruau ce matin, je suis tombé sur ce pitoyable titre dans le journal *La Presse* : **Surprise, 82 % des ados sont heureux.** Une enquête spéciale de notre journaliste Nathalie Saint-Jacques. Mais bien sûr qu'on est heureux dans vos enquêtes bidon ! Qu'est-ce que tu crois, Nathalie ? Penses-tu qu'on va révéler nos tourments à une mercenaire de l'hydre des marais ? Imagines-tu seulement le nombre de fois où on pense à la mort dans une journée ? Ces pensées-là, on n'en parle à personne, mais elles jappent dans nos têtes comme des spectres affolés.

Même si on t'en jugeait digne, tu ne pourrais pas supporter nos révélations. As-tu seulement une idée de la violence qui règne dans une polyvalente, Nathalie ? Les plus faibles se font littéralement dévorer par les charognards. Les hyènes attaquent en troupeau et se repaissent de la peur. Certains d'entre nous sont tellement harcelés que le simple son d'un réveille-matin suffit à crispier leur estomac dans un supplice atroce. Chaque

sonnerie est le signal pavlovien d'une autre journée en enfer.

Personne ne soupçonne à quel point nous sommes nombreux à vouloir brusquement changer de voie quand on croise une voiture sur une route la nuit. Juste pour vivre l'intensité des dernières secondes avant le face-à-face. Aimerais-tu vraiment savoir à quoi on pense quand on contemple le vide du haut d'un balcon au dixième étage? Le vertige, ce n'est pas la peur de tomber, c'est la peur d'aimer la chute.

Voudrais-tu savoir ce qu'on pense vraiment de la vie, Nathalie? Dans nos têtes, c'est un magma indistinct de pulsions réfrénées et d'idéaux mort-nés. Nous sommes des culs-de-jatte rêvant de saut en hauteur. Nous sommes l'eau dormante derrière la paroi bétonnée de Manic-5: une masse immense, immobile et inutile. En attendant de frapper la turbine qui libérera nos mégawatts, on laisse le temps couler. Des fois, c'est tellement plate qu'on se lacère les doigts avec un Exacto, pour enfin ressentir quelque chose. Nous sommes jeunes, mais la douleur est une vieille amie.

Regardez ce que vous nous laissez, Nathalie: une planète pillée, souillée par la haine et menée par des minables purulents de corruption. La complète faillite des élites. Votre monde est dégoûtant. Tout comme Miron, je le refuse.

*je vous garroche mes volées de copeaux de haine
de désirs homicides*

*je vous magane, je vous use, je vous rends fous
je vous fais honte*

*vous ne m'aurez pas, vous devrez m'abattre
avec ma tête de tocson, de nœud de bois, de
souche*

ma tête de semailles nouvelles

Vous êtes des épinettes gangrenées par la tordeuse. Reboiser ne sera pas suffisant: il faut tout brûler. Nous sommes la cigarette et la canisse de gaz dans votre forêt desséchée. Nous sommes les bleucts qui pousseront dans vos cendres.

Nous sommes des avions Mirage qui volent sous vos radars morts. Nous sommes des troglodytes qui évoluent dans un univers souterrain virtuel.

Nous sommes des veuves noires qui tissent sur la toile des réseaux déterritorialisés. Nous réinventons le monde en cent quarante caractères.

Ns avon 1 nouvo langage LOL;)

Mais tu n'en sauras rien, Nathalie. Une journaliste de *La Presse* qui nous demande si nous sommes heureux, c'est comme les

Américains qui torturent les talibans en Afghanistan: on obtient de belles réponses, mais elles ne valent rien. En remplissant vos questionnaires, c'est vous qu'on remplit. Comme des dindes avec une bonne farce. Dormez les vieux, tout va bien. Continuez à calculer l'intérêt de vos hypothèques. Vos jeunes sont heureux.

L'HOMME RAPAILLÉ

De mon secondaire, il me reste deux choses: mon cours de dactylo (qui me permet d'écrire aussi vite que je pense) et un exemplaire tout décrié de *L'homme rapaillé*. Ça peut sembler peu en cinq ans d'apprentissage à temps plein, mais comparativement à mes confrères, c'est beaucoup.

Chaque année, en guise de bienvenue, l'école donne un exemplaire de *L'homme rapaillé* à tous les élèves de secondaire I. Pendant tout le mois de septembre, on retrouve de ces recueils abandonnés et mutilés un peu partout autour de la poly, dans les autobus et sur les bancs de parc. Plusieurs trouvent aussi très drôle de se rouler des filtres à joint avec les pages de *La marche à l'amour*. Affirmer que la majorité des élèves se câlissent de *Compagnon des Amériques* relève de l'euphémisme. Malgré tout, la direction persiste et c'est tout à son honneur. On ne cesse pas de semer sous prétexte que certains grains pourriront sans donner d'épi.

C'est en secondaire II que je suis tombé sur Miron. Littéralement, je me suis enfargé